

leurs autrichiennes, telles que Chemins de fer, Crédit foncier, Florin or, etc.

Nous ne savons que penser d'une spéculation qui s'exerce à la fois sur les actions du Crédit mobilier et sur celles de la défunte Compagnie immobilière. On a fait monter les actions de celles-ci de 18 75 à 24 fr., soit plus de 25 0/0 dans la seule journée d'aujourd'hui. Cependant, les administrateurs du Crédit mobilier, qui sont, paraît-il, étrangers à ces manœuvres, sont les premiers à reconnaître qu'il faudrait que les actions du Crédit mobilier valussent 1,800 fr. pour que les actions de l'immobilière commencent à valoir quelque chose comme 50 c. Ces spéculations insensées ne laissent pas que d'étonner et même d'inquiéter le marché.

L'Italien a fléchi de 81 55 à 81 25. On ne voit cependant que des causes de hausse sur ce fonds d'Etat.

On a beaucoup parlé d'un emprunt russe ; nous sommes convaincus qu'il se fera, et que ce n'est plus qu'une question de semaines. Par qui ? Voilà ce que nous ne savons pas encore.

Le marché des obligations de la Banque hypothécaire de France est excessivement actif. Le mode de remboursement des titres par doublement du capital, plaît beaucoup au public, qui le juge infiniment supérieur au système des valeurs à lots.

INTERIM

PETITE BOURSE DU SOIR

Amortissable : 3 0/0 : 82 20, 1/2 — 116 27, 23, 26 1/4. — Italien : 81 25, 22, 25. — Turc : 10 42, 40. — Egyptien : 297, 295. — Banque ottomane : 111 1/2. — Hongrois : 87 86 1/16, 87 1/16.

Les nouveaux abonnés recevront, sur leur demande, tout ce qui a paru du feuilleton de M. Louis Davyl : LA TOILE D'ARAIGNÉE.

LES PREMIÈRES

OPÉRA-POPULAIRE : *Pétrarque*, opéra en six tableaux, de M. H. Duprat.

La persévérance est une belle chose. Il y a dix ou quinze ans que M. Duprat propose son œuvre à tous les directeurs qui se succèdent à l'Opéra et au théâtre Lyrique. Son manuscrit est brûlé dans l'incendie de la salle de la place du Châtelet, il le recommence d'un bout à l'autre, et s'en va le faire jouer à Marseille, à Toulouse, à Toulon, à Milan, poussant de temps en temps une pointe sur Paris pour voir si une occasion ne se présente pas. Enfin, M. Martinet, qui a déjà dû représenter la pièce autrefois, prend la Gaité, la transforme en Opéra-Populaire. Il n'avait pas fini de signer, que M. Duprat lui frappait sur l'épaule.

On ne peut pas se soustraire à sa destinée. M. Martinet a monté *Pétrarque*, que son auteur augmentait d'un tableau à chaque voyage. Ne nous plaignons pas. Il n'y a aujourd'hui que six tableaux, qui durent jusqu'à une heure et demie du matin ; l'année prochaine, il y en aurait eu sept, et nous n'aurions pas été délivrés avant le jour naissant.

Il faut avouer que c'est une idée bizarre de prendre Pétrarque pour héros d'un opéra. Rien de moins dramatique que les amours de cet inventeur du platonisme, qui ne voyait dans sa maîtresse qu'un prétexte à sonnets et à canzoni ; rien de moins intéressant, en définitive, que les plaintes éternelles qu'il exhale en beaux vers, puisque ces plaintes portent sur des maux absolument imaginaires.

Car Pétrarque n'eut pour Laure de Noves qu'une tendresse idéale dans laquelle il trouvait des jouissances poétiques préférables, selon lui, aux jouissances matérielles. Et la preuve, c'est qu'il eut, lorsqu'elle devint veuve, l'occasion de l'épouser et qu'il refusa avec enthousiasme, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à gémir.

Il est vrai qu'il prenait son *martyre* en patience, avec le concours d'une dame d'Avignon, qui lui donna deux enfants.

Quant à Laure, les trois cents sonnets, les cinquante canzoni, les six poèmes dont elle était l'objet, ne l'empêchaient pas d'avoir de son mari, Hugues de Sade, onze enfants, et de devenir une matrone respectable.

Donc, un chatouillement perpétuel de l'imagination, un motif à dissertations poétiques, voilà la nature du sentiment qui entraîne Pétrarque vers Laure ; mais point de passion, point de drame dans leur longue liaison, qui ne peut, au théâtre, que fournir des scènes incolores.

Aussi M. Duprat a-t-il modifié d'une façon complète les aventures et le caractère de son héros. Il nous a offert un Pétrarque qui n'a rien de commun avec le Pétrarque de l'histoire, ni même avec le Pétrarque de la légende. Il nous le montre, tiraillé entre son amour pour sa patrie et son amour pour sa maîtresse ; un vieux proscrit, qui d'abord essaye de se soustraire à l'influence de Laure, se laisse aller ensuite à bénir leur union, quand le frère de Laure arrive, la maudit et l'entraîne.

Pétrarque profite de l'occasion pour aller se faire couronner au Capitole. Au milieu de son triomphe, une femme masquée se présente et choisit bien son moment pour lui demander un entretien secret.

Pétrarque, qui vient d'envoyer à Laure une des nombreuses couronnes que le Sénat lui a décernées, se croit suffisamment quitte envers elle, et accorde le rendez-vous. Il se trouve alors en présence d'une princesse qui adore le poète et qui se jette à ses pieds en le suppliant de lui rendre la pareille. Pétrarque joue très dignement la scène de Joseph avec Mme Putiphar, d'autant plus que son vieux confident lui annonce que Laure, libre et toujours aimante, l'attend à Avignon. Il se débarrasse des étreintes passionnées de la princesse, qui s'écrie, pleine de rage : « Je me vengerai ! »

Et elle le fait comme elle le dit, la méchante princesse, elle poignarde la pauvre Laure, et Pétrarque ne trouve, en arrivant, que le cadavre de son amie.

Telle est la fable imaginée par M. Duprat. Je n'ai pas besoin d'en faire ressortir l'insignifiance et le manque d'intérêt. Toutes ces scènes, mal reliées et insuffisamment justifiées, se succèdent sans qu'on sache ni pourquoi ni comment.

Quant à la musique, elle ne manque pas des éléments nécessaires pour attirer un public qui préfère la quantité à la qualité. Elle est bruyante et banaale, elle abonde en motifs vulgaires. La partition de *Pétrarque* ressemble à ces tragédies qu'un improvisateur fabriquait sur commande en une heure. Il y a de tout ; c'est un salmigondis de Meyerbeer, d'Auber, de Verdi ; à chaque instant, on salue un morceau de connaissance, ce que M. Duprat prend pour de l'inspiration, c'est du souvenir.

Quand il est réduit à son propre fonds, on s'en aperçoit bien vite à la recrudescence

de trombones qui font rage à l'orchestre ; mais les *taratata* n'ont jamais tenu la place d'une mélodie. Du tapage, encore du tapage, jamais une phrase sentimentale, jamais une romance. Les personnages se disent qu'ils s'aiment en criant tant qu'ils peuvent ; ce sont des déclarations qu'on devrait faire avec des porte-voix.

L'interprétation et la mise en scène sont de beaucoup supérieures à l'œuvre. Les décors sont beaux et les costumes très convenables.

M. Warot est un ténor qui a conservé toute la force et toute la puissance d'un organe vibrant et chaud. Il s'en sert avec habileté et ne fléchit pas un instant sous le poids d'un rôle écrasant.

A côté de lui, un jeune homme, M. Plançon, a fait applaudir une voix bien timbrée. M. Doyen, lui aussi, a mérité des bravos unanimes.

Mme Perlani, une vraie chanteuse, a été applaudie par toute la salle. Cette artiste a un grand sentiment dramatique.

La seule tache de la distribution, c'est Mme Joanny, dont les défaillances ont été vraiment trop fréquentes. Elle n'est pas de taille à jouer le personnage de Laure. C'est dommage, car elle est jolie.

FRANÇOIS OSWALD.

OPÉRA : *Hamlet* ; troisième début de Mlle Marie Heilbron. — Rentrée de M. Maurel.

Mlle Heilbron a fait, hier soir, dans *Hamlet*, un troisième début aussi heureux que les deux autres.

La jeune cantatrice a beaucoup étudié le rôle d'Ophélie en Angleterre avec le fameux Irving, elle a travaillé la partie musicale avec M. Ambroise Thomas : elle est donc arrivée devant le public avec les traditions complètes, et s'est montrée aussi bonne actrice que chanteuse remarquable.

Très touchante dans la partie émue du rôle, elle a été fort dramatique au quatrième acte.

L'air de la Folie lui a valu un triomphe.

M. Maurel, tout à fait remis de son accident, reparaît dans son meilleur rôle jusqu'à présent, celui d'*Hamlet*.

Il a partagé le succès de sa charmante camarade.

G. B.

La Soirée Parisienne

UN OPÉRA INÉDIT

Enfin !!! Il y a assez longtemps qu'on reprochait à la France de ne pas faire quelque chose pour ses enfants musicaux. Depuis cinq ans, il n'est pas un directeur de théâtre mélodique auquel on n'ait fait un crime de ne pas accueillir un célèbre compositeur de Marseille et son œuvre.

MM. Martinet et Husson ont réparé ce fâcheux oubli. L'auteur marseillais s'est produit hier, avec notes et bagages, sur la scène de notre premier Opéra populaire.

Lorsque M. Pétrarque fit représenter son *Duprat* à Marseille, la presse locale fut unanime à constater le triomphe. Aussitôt, la presse parisienne jeta feu et flamme contre M. Halanzier. Celui-ci ne broncha pas et continua à jouer le répertoire. On mêdit que les abonnés de l'Opéra ont l'intention d'offrir une couronne à leur ex-directeur en signe d'extrême gratitude.

Le *Duprat*, de M. Pétrarque, ne pouvant venir à Paris, fit alors son tour de Midi. On le vit à Toulouse, à Aix, à Perpignan, à Carcassonne, à Avignon. Partout il reçut les mêmes suffrages, partout il fut accueilli avec une chaleur... toute méridionale.

Mais Dieu, en créant le monde, avait oublié de créer l'Opéra-Populaire. Heureusement, MM. Martinet et Husson étaient là. Ils écrivirent à M. Pétrarque, qui arriva escorté de son *Duprat*, et la bonne nouvelle fut annoncée à la France entière.

Aussi, quelle affluence hier soir ! Tous Méridionaux ! Depuis trois jours, les restaurants ont fait une fortune en vendant de la bouillabaisse, des clovisses, des oursins et des pattes de poulpe. L'accent méridional, étant devenu plus fréquent, a beaucoup baissé sur le marché. Enfin, le canon du palais Royal a tant vu passer de gens du Midi qu'il est parti plusieurs fois dans la journée.

Tous les députés de Marseille étaient là, M. Rouvier et Mme Claude Vignon en tête. On regrettait seulement l'absence de M. Pascal Duprat, qui doit pourtant descendre en droite ligne du *Duprat* de M. Pétrarque.

Bref, M. Pétrarque est prédestiné. Il aura beau faire, ses œuvres ne seront jamais représentées que devant des Méridionaux.

La direction de l'Opéra-Populaire a fait beaucoup de bruit autour du luxe de mise en scène qu'elle a déployé à cette occasion. Les choristes sont nombreux quoique vilains. Quant aux décors, les deux plus beaux sont certainement ceux du deuxième et du troisième tableau.

Le premier de ces deux représente la Fontaine de Vaucluse, une vraie fontaine, auprès de laquelle les fontaines Wallace feraient maigre figure. Sur la toile de fond s'élève un superbe fromage de Chester entouré de pieds de céleris. Encore une conquête que l'Angleterre voudrait vainement enlever à la Provence.

Du reste, on n'est pas plus provençal. On voit successivement une farandole, des félibres, des cigaliers et autres produits de ce beau sol. Par une concession que je trouve ingénieuse, la farandole déroule ses anneaux sur un air de bourrée.

Voici Duprat escorté de Laure. Son entrée fait sensation. Chacun croit reconnaître le peintre Vibert. Quant à Laure, c'est une belle grosse personne vêtue de bleu qui donnerait à croire que les eaux de la fontaine de Vaucluse sont éminemment fortifiantes. Duprat est également bien portant, ce qui réduit à néant les idées qu'on se fait en général sur la transparence des poètes.

Les costumes sont bien. On y retrouve avec plaisir des souvenirs des *Amants de Vérone*. Les cigaliers sont habillés en Capulets et les félibres en Montaignus.

Pendant l'entr'acte, le jeu à la mode consiste à essayer de comprendre la pièce. Vains efforts, d'ailleurs. Le livret est également de M. Pétrarque, aidé de M. Dharmenon. Il me semble que ce dernier a déjà fait représenter quelque chose au Troisième-Théâtre-Français. Si je ne trompe et s'il considère cette insinuation comme diffamatoire, je suis prêt à lui en faire des excuses.

Le tableau suivant est encore plus joli. Nous sommes à Rome, au Capitole. La roche Tarpeienne est à côté, mais on ne la voit pas. Plusieurs vieilles barbes attendent Duprat pour le couronner, tandis qu'un de ses amis chante ses louanges dans le costume de bourdon que portait Christian dans *Orphée aux Enfers*.

Grand cortège. Bruits de trompettes en retard d'un jour sur le mardi gras. Duprat arrive, traîné sur un char qui remplace le bœuf, mais où ne manque pas le petit amour traditionnel. Plein d'onction, il monte les degrés à l'appel de son nom. Le proviseur se lève, et après une petite fanfare, profite de ce qu'il est Romain pour lui faire un discours français. — Les Français font bien des discours latins. — Cette adroite personnification de M. Jules Ferry produit une large impression.

Duprat reçoit la couronne, est embrassé sur les deux joues et remonte sur son char. Je n'ai pas pu savoir quel prix il avait obtenu, mais ça doit être le prix de santé.

Pendant l'entr'acte, on continue à essayer de comprendre la pièce. Les mieux informés savent seulement que l'action se dénoue sur